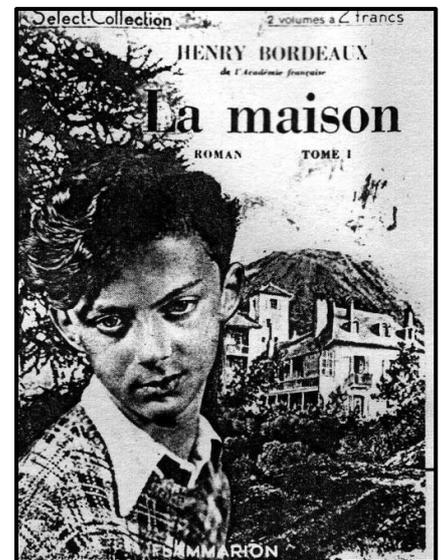


## Henry Bordeaux en son temps

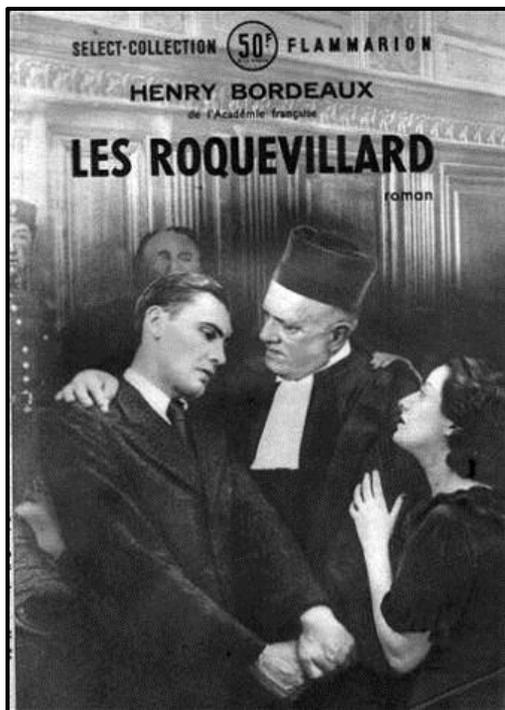


La commune de Cognin a donné le nom de Henry Bordeaux à une grande avenue et à son collège ouvert en 1976. Le domaine du Maupas où fut élaborée une partie de son œuvre est également attaché à la réputation de l'homme de lettres qui connut la gloire dans le premier tiers du vingtième siècle : l'élection d'un "jeune" académicien de 49 ans en 1919, 76 années de vie littéraire dans les genres les plus variés, des tirages exceptionnels pour certains de ses romans parfois traduits en 16 langues, 61393 pages écrites sous 273 titres, une abondante correspondance qui témoignait de sa popularité. Pourtant, aujourd'hui, combien de nos contemporains pourraient citer le titre d'au moins un des ses ouvrages et, question plus périlleuse encore, combien en évoqueraient une lecture ? L'oubli fut pour l'écrivain un second et pourquoi ne pas le dire, un injuste linceul. Ce fossé entre la gloire et l'oubli, comment l'expliquer sinon par la mise en perspective de l'homme et du temps, ce temps cruel, même pour les "Immortels" ? La vie d'Henry Bordeaux peut se conjuguer en trois temps presque égaux : le temps de la formation, le temps de la gloire, le temps maîtrisé.

Henry Bordeaux est né le 25 janvier 1870 à Thonon dans une famille de huit enfants. Son père Lucien, avocat d'origine ariégeoise, s'y était installé en novembre 1860 et avait épousé en 1862 une Thononaise apparentée à la famille de Sales. Cette femme remarquable fut pour la famille, comme beaucoup d'héroïnes de son œuvre, un facteur d'enracinement et un exemple pour celles que l'on retrouvera dans ses romans. Dès sa plus tendre enfance, dans cette famille modèle de la moyenne bourgeoisie, Henry Bordeaux apprécie le cadre de ce beau pays de Savoie que ne manque pas de lui faire découvrir son père lors de promenades sur les collines qui dominant le Léman. De brillantes études le conduisent au baccalauréat à l'âge de 16 ans et l'année suivante sa première œuvre, le poème "Rebecca", est couronnée par l'Académie de Savoie. Ce seront ensuite des études de droit qui permettent son inscription au barreau de Thonon, la vie parisienne où il fréquente les milieux littéraires et se fait remarquer en 1891 par son étude consacrée à l'écrivain Villiers de l'Isle Adam. Dans la capitale, il occupe une place d'avocat-rédacteur à la compagnie PLM. Malgré les penchants royalistes de la tante Dine de son enfance, c'est l'option républicaine conservatrice qui caractérise le jeune homme, d'autant plus que, par son encyclique "Au milieu des sollicitudes", le pape Léon XIII a prêché le ralliement à la République. Idées politiques proches du catholicisme social d'Albert de Mun, attachement aux valeurs traditionnelles de la famille et à la terre des ancêtres, patriotisme sans faille, telles sont les "marques de fabrique" de l'écrivain qui, après un retour au pays natal où, entre 1896 à 1900, il reprend l'étude de son père décédé, va, au début du siècle, se tourner définitivement vers la carrière littéraire. Le 22 janvier 1901, il épouse Odile Gabet, descendante d'une lignée de notaires chambériens qui apporte dans sa corbeille de mariage le domaine du Maupas à Cognin. C'est bien souvent en ce lieu qu'il trouve l'inspiration de ses romans lors de séjours interrompus par ses obligations parisiennes car, désormais, il a tourné le dos aux activités juridiques pour se consacrer aux lettres.



Après la publication de deux romans bien différents par leur esprit, *Le Pays natal* et *La Voie sans retour* connue aussi sous le titre *La Fée de Port-Cros*, c'est en 1902 qu'est diffusé l'ouvrage qui le fera connaître du grand public, *La Peur de vivre* dont l'action se déroule en grande partie au Maupas, dans lequel il fustige la recherche de la tranquillité ou la morale de non-engagement de la société française de l'époque. Dés lors, il va connaître un succès croissant avec *le Lac noir*, un roman atypique à l'intrigue policière en 1904 et surtout *Les Roquevillard* en 1906 dont le tirage atteindra les 213 000 exemplaires.



*Les Roquevillard*, dont l'action se situe entre Cognin avec le hameau de la Vigie, Chambéry et l'Italie, est sans doute le titre qui rassemble le mieux les thèmes chers à l'auteur : l'attachement à la terre du pays natal et surtout l'importance de la famille qui s'élargit à la lignée des ancêtres, transcendée par la croyance en la communion des saints. Ultérieurement, en 1922 et en 1943, l'histoire sera portée à l'écran, avec, pour la seconde édition de Jean Dreuille, des acteurs que nous n'avons pas oubliés: Charles Vanel, Charpin, Simone Valère. C'est dans cet ouvrage qu'on peut lire la phrase mythique : "Transmettre la vie, c'est croire en l'immortalité". D'autres grands succès vont couronner son œuvre de ce début de siècle : *Les yeux qui s'ouvrent* en 1908, *La Croisée des chemins* en 1909, *La Robe de laine* en 1910 et surtout *La Neige sur les pas* en 1911, qui connut un tirage de 718 000 exemplaires, sans oublier *La Maison* en 1913, véritable roman autobiographique sur la jeunesse de l'auteur. Il connaît alors la gloire, il lui manque la consécration, elle viendra après la guerre.

On peut maintenant s'interroger sur les raisons de ces remarquables succès soulignés par l'abondante correspondance (quinze mille lettres entre 1891 et 1963) qui lui donne presque le statut de maître à penser pour cette génération de l'avant-guerre. Il y a d'abord un élargissement du public des lecteurs. Les lois en faveur de l'édition, le développement de l'enseignement et l'émergence des classes moyennes ont accru les capacités de lecture dans des couches moins favorisées et plus provinciales qu'autrefois. Cette époque voit aussi l'essoufflement du naturalisme dans la littérature, l'affaiblissement des certitudes des courants scientifiques et positivistes dont Comte, Taine et Renan furent les représentants. S'ils révèlent les inquiétudes propres aux transformations de l'époque, les romans d'Henry Bordeaux ne donnent pas l'image d'un monde en désarroi et se veulent rassurants, ce qui permet de mieux comprendre la réaction du futur maréchal Lyautey lorsqu'il dit "Vos livres me font du bien" ou de cette admiratrice qui déclare en 1911 : "Ils élèvent l'âme, fortifient le courage, assainissent l'esprit". On peut aussi s'interroger sur l'importance du lectorat féminin. Les héroïnes d'Henry Bordeaux, Madame Guibert et Paule de *La Peur de vivre*, Marguerite Roquevillard, Madame Rouvray de *La Croisée des chemins*, Madame Derize dans *Les yeux qui s'ouvrent*, Raymonde Cernay de *La Robe de laine* sont des personnages proches du quotidien, accessibles à l'identification des lectrices en quête de modèles. Avec Henry Bordeaux, la femme sans histoires a une histoire. Leur vie est-elle moins exemplaire, l'auteur ne se plaît pas à les noircir, à tel point qu'on s'inquiétera de savoir ce qu'est devenue Edith Frasné, la sulfureuse séductrice du jeune Maurice Roquevillard. Avec *L'Ombre sur la maison*, Henry Bordeaux donnera une suite au roman. Ecrivain austère et moraliste, non catalogué comme écrivain féministe, il a peut-être mis la femme au centre de son œuvre.

Le 2 août 1914, il est mobilisé comme capitaine de réserve dans la Territoriale mais il demande d'être envoyé au Front pour mieux servir la patrie, un thème que l'on retrouve dans nombre de ses romans. Affecté comme officier de liaison à la 2<sup>ème</sup> armée de Verdun en 1916 puis au Grand Quartier Général de Chantilly en 1917, il est présent aux grandes heures du conflit, fréquente les officiers généraux et en particulier le général Pétain avec lequel il se lie d'amitié. De ces expériences il tirera plusieurs ouvrages dont *La Vie héroïque de Guynemer*. En août 1951, le numéro 147 du magazine *Tintin* publiera un article intitulé "Henry Bordeaux évoque Guynemer". Emouvante est cette dédicace de l'ancien Président des Etats-Unis Théodore Roosevelt qui s'exprime ainsi : "Au Capitaine Henry Bordeaux de la part de son ami et admirateur. Mes quatre fils sont maintenant à l'armée, et sur votre côté de l'Océan; ils paieront de leur personne pour répondre aux aspirations de leur âme !" L'un d'eux devait y perdre la vie.



Le 22 mai 1919, il est élu à l'Académie française au fauteuil numéro 20 qu'occupait Jules Lemaître. C'était, au siècle précédent, celui d'un illustre prédécesseur, Victor Duruy qui fut, en 1863, ministre de l'Instruction publique et, à ce titre, le fondateur de l'Ecole pratique des hautes études. Le 27 mai 1920, il est reçu sous la Coupole. C'est Henri de Régnier qui prononce le discours d'accueil. Il ne doit sa nomination qu'à son seul mérite littéraire. Il est alors le plus jeune des académiciens, sa grande longévité lui permettra d'en devenir le doyen.

La décennie qui s'ouvre, influencée par le climat "bleu horizon" de l'immédiat après-guerre, sera encore riche en succès et l'on peut souligner que ses romans, toujours d'une excellente écriture, révèlent encore plus de maturité et sont souvent dépourvus du "Happy End" qui caractérisait souvent ceux de sa jeunesse. Parmi les titres remarquables, citons *La jolie fille de Thann* en 1921, *la Maison morte* qui a pour cadre la Haute-Maurienne en 1922, *Yamilé sous les cèdres* en 1923, *La chartreuse du Reposeur* en 1924, *Le calvaire de Cimiez* et *Le barrage* parus en 1927. Ce dernier roman est fortement prémonitoire du drame vécu par Tignes en 1952. La production est devenue moins abondante, l'académicien devant partager son temps avec les obligations parisiennes d'un "Immortel" et les nombreuses missions qu'il remplit à l'étranger, notamment dans les pays francophones où il représentait ce qui pouvait encore, de près ou de loin, être la métropole. Il consacrait plus de temps à la vie familiale enrichie de la venue de ses trois filles, Paule, Marthe, Chantal, qui l'accompagneront parfois au cours de ses voyages. A ce sujet, une anecdote mérite d'être contée. Arrivé au Canada avec, suite à une erreur, le passeport de son épouse, il doit affronter les douaniers incrédules. Il met alors son bicornes sur la tête en disant : "Je représente l'Académie française". Et le douanier de lui répondre : "Bienvenue à la Comédie française"...

Nous abordons maintenant, à partir des années trente, le dernier tiers de sa vie, celui où on laisse davantage le temps au temps, celui du temps maîtrisé. Les romans d'alors ont moins marqué le public et le voile de l'oubli s'approche de son œuvre dès les années trente. Il écrit encore beaucoup mais connaît un succès moindre, comme si son public avait vieilli avec lui. Pourquoi ? D'abord, une nouvelle génération d'écrivains de romans est apparue : Gide, Malraux, Bernanos... Ensuite, les mentalités ont changé : Henry Bordeaux ne recherche pas le spectaculaire et cette littérature trop lisse demeure une littérature des bons sentiments. Enfin, n'est-il pas trop d'une époque et d'une région ? "Savoie, capitale Bordeaux" disaient, dans une boutade, ses collègues du quai de Conti. Au-delà des magnifiques évocations du pays de Savoie, c'est, dans la société savoyarde, la bourgeoisie qu'il fait revivre dans ses romans. Or, est-elle très différente de celle d'autres provinces ? Dans son ouvrage *1860 et Nous*, l'historien Paul Guichonnet évoquait le défaut d'identité spécifiquement savoyarde qui avait conduit Henry Bordeaux à créer des personnages parfois stéréotypés. Henry Bordeaux n'a pas eu, dans la durée, la réussite d'un Maupassant ou d'un Giono.

La période de la seconde guerre mondiale le confine au Maupas qu'il quitte peu. Le temps disponible lui permet une importante création littéraire : *La cendre chaude*, *La Sonate au clair de lune*, *L'ombre sur la maison*, *La Savoie*, *Les Yeux voilés*, *Notre-Dame-de-la-vie* qui s'inspire du destin tragique d'une jeune fille de La Motte-Servolex, *Le Remorqueur*, *Un crime sous le directoire*.



Le Maupas à Cognin. Photo Philibert du Roure

Un fait va assombrir sa vie. A l'automne 1944, il apprend qu'il a été placé sur une liste d'épuration par un comité national d'écrivains. Dossier très rapidement refermé. Que peut-on lui reprocher? D'avoir écrit *Les murs sont bons* pendant l'été 1940 alors qu'une immense majorité de Français faisaient confiance au maréchal Pétain ? D'avoir exercé des responsabilités dans le nouveau régime ? En aucune façon, que ce soit dans le domaine politique ou administratif. Une complicité avec l'occupant ? Pourquoi ce dernier aurait-il alors fait détruire les exemplaires de l'ouvrage *Les étapes allemandes* publié en 1940 ? On a évoqué ici ou là une proximité avec les thèses de la Révolution nationale. C'est oublier que les idées de l'écrivain sur la tradition familiale et le patriotisme sont bien antérieures. Il n'est pas devenu le chantre de cette éphémère idéologie. Enfin, on ne trouve pas trace d'antisémitisme, la tache imprescriptible du vichysme, dans son œuvre. Simplement, Henry Bordeaux n'a pas voulu renier une amitié de trente ans.



La période postérieure au conflit voit encore la publication de quelques romans dont *La lumière au bout du chemin* en 1948, *Le Flambeau renversé* en 1961, mais elle est surtout consacrée à la rédaction des 13 tomes de ses Mémoires intitulées *Histoire d'une vie* dont quatre seront publiés après sa mort. Il a la douleur de voir disparaître son épouse en 1954, sa fille benjamine Chantal en 1955 et de nombreux compagnons de route eu égard à sa longévité exceptionnelle. Est venu le temps de la Sagesse tel que l'évoque l'écrivain Daniel-Rops. "C'est au Maupas en Savoie, qu'il faut avoir vu Henry Bordeaux pour bien le connaître, dans ce chalet qu'il habite depuis un demi-siècle, au flanc d'un petit vallon recueilli. La vaste baie donne sur une prairie que borde une ligne d'arbres. A l'horizon dans le soir qui tombe, les premiers monts de la Chartreuse bleussent doucement. Assis près de la cheminée où les bûches flambent, le vieux maître parle, comme il aime parler à ses amis lorsqu'ils ne sont pas nombreux. Il évoque des souvenirs, avec une sûreté de mémoire infailible. Les êtres de premier plan qu'il a rencontrés au cours de sa longue vie, les événements qu'il a vus de près, lui fournissent

l'occasion de réflexions qui ne sont jamais cruelles, même quand le jugement est sévère, et qui, toujours, sont marquées d'une grande sagesse."

Le 7 mai 1961, il éprouve une dernière grande satisfaction : le général Weygand lui remet la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. Le 29 mars 1963, il décède à son domicile, Chaussée de la Muette à Paris. La veille encore, il s'était installé à sa table de travail. Lui est-il alors revenu à l'esprit la phrase qu'il écrivit dans le roman commencé en 1898, *La Voie sans retour* ? "L'amour et la jeunesse sont une voie où nous passons et nul n'y revient jamais en arrière. Nous ne pouvons y retrouver la trace de nos pas".

**Nicolas Million, Président du Groupe de Recherches et d'Etudes Historiques de Cognin, suite à sa conférence avec diaporama donnée devant l'association AREDES le 3 octobre 2011.**



**Principales sources :**

- La lecture de nombreuses pages de l'académicien et leur confrontation avec l'Histoire.
- L'ouvrage d'Anne Buttin : Henry Bordeaux romancier savoyard.
- De nombreux articles consacrés à l'écrivain.
- L'aide précieuse de Philibert du Roure, petit-fils de Henry Bordeaux par les souvenirs et les documents mis à disposition.

Une scène des Roquevillard tournée en 1943 au château de Chiron à Cognin.